

Ayant vécu quatorze ans en Russie, madame Gréville, connaît à fond les mœurs et les coutumes de ces pauvres gens, serfs affranchis d'hier, qui vivent d'une manière si étrange et à demie civilisée. La femme, occupe peu de place dans la vie du Russe. Le mari dort sur son banc, fume sa pipe ou regarde les nuages courir au firmament.

La femme travaille durement, peine tout le jour, élève ses enfants et couche à terre.

Le paysan russe est ignorant, un peu voleur, superstitieux, bon cependant et prêt à tout pour celui qui lui a rendu service, il aime ses prêtres, craint la police, respecte son souverain, vit très frugalement, fait maigre deux jours sur trois, mais ne boude pas devant un et même plusieurs verres d'alcool, ne croit pas aux médecins, quoiqu'il soit souvent malade, à cause du climat, et meurt avec le plus grand stoïcisme, après avoir béni ses enfants et en disant comme le fataliste musulman "C'est l'heure, c'était écrit !"

La paysanne travaille beaucoup, c'est entendu, elle sert son mari à table et mange après lui, elle nettoie, lave et soigne ses enfants, comme toutes les mamans du monde, elle dit du mal de ses voisins et fait des cancanes comme toutes les femmes. —pardon, ceci ne serait pas poli,—elle s'acquiesce, pieusement de tous ses devoirs religieux, elle fait encore plus maigre que son mari et boit beaucoup de thé.

Le prêtre russe, le pope, est un type tout particulier, il n'est, pour ainsi dire, pope que durant la vie de sa femme. Un prêtre russe, —vous savez que ces schismatiques se marient,—ne peut dire la messe qu'en autant qu'il est marié. Si sa moitié meurt, il doit quitter sa cure et s'en aller finir ses jours dans un monastère. Plus de femme, plus de paroisse. Cette coutume nous paraît très drôle, mais elle existe dans tout l'Empire. Aussi, comme le disait si finement madame Gréville, la femme du pape est-elle entourée de tous les petits soins imaginables, son mari ne la contredit jamais, passe par toutes ses fantaisies et ne sait pas lui dire non. Un proverbe russe dit : "Heureuse et grasse comme la femme d'un pope."

Les monastères sont très nombreux en Russie, où le fond dominant du caractère du marchand et du paysan, est un mysticisme indéfinissable et profond, qui produit les effets les plus incompréhensibles.

Un trait qui m'a beaucoup frappé dans cet aperçu de la vie russe, c'est que le nihilisme dont tous les pays s'occupent tant, et qui fait trembler les Czars, n'est pas aussi répandu qu'on le croit généralement. D'après madame Gréville, il n'existerait pas plus de deux mille nihilistes.

Deux mille ! c'est peu pour tant de dynamite, de coups de poignards et de déraillements de trains.

La Russie, comme tous les autres pays, danse sur un volcan (vieux style). Le grand danger, ce n'est pas le nihilisme, c'est la "Jacquerie." c'est le soulèvement futur et certain, bien que l'époque n'en soit pas connue, quoique prochaine, des paysans contre la noblesse. La mine est prête, la mèche est allumée, gare à l'explosion !

La noblesse russe est, paraît-il, très corrompue, autant que celle d'Angleterre ; le gouvernement est pauvre, et le jour où les impôts auront été augmentés jusqu'à une certaine limite, le paysan prendra sa faux et coupera les têtes.

Comme les Russes ne m'ont jamais rien fait, je souhaite que ces prévisions ne se réalisent pas.

Et puis, si j'aime assez la guerre, je déteste beaucoup les révolutions.

. La vie à Paris, c'est tout autre chose—ne vous voilez pas la face, c'est très convenable, infiniment mieux que dans n'importe quelle autre ville du monde—c'est la vie de travail, d'ordre, d'économie, d'étude et de famille.

Je sais bien, a dit à ce propos madame Gréville, qu'il existe à Paris des gens dont la vie ne ressemble pas à celle-là, mais c'est la très infime minorité, et d'ailleurs, il y a tant d'étrangers qu'on ne peut pas dire que cette existence licencieuse à laquelle je fais allusion est celle des Parisiens. Ce serait un gros mensonge.

On entend tous les jours répéter sur tous les tons que Paris est la ville du vice (après Londres, New-York, Berlin, Vienne, Saint-Petersbourg, etc).

Ceux qui croient à une telle corruption doivent être eux-mêmes bien corrompus.

Cette réflexion m'a plu, je la crois juste, et elle me remet en mémoire un mot d'un prélat américain, Mgr Purcell.

Cet excellent évêque visitait un jour une église de Rome, en compagnie de plusieurs dames de Cincinnati. En passant devant un tableau, dont les personnages, il faut bien le dire, n'étaient pas habillés jusqu'au menton, une des étrangères fit un geste de biche effarouchée et dit : *Aoh ! shocking !*

L'archevêque se retourna vers elle et dit simplement de sa voix grave : "Pour les cœurs purs, tout est pur !"

La vieille toquée ne répliqua pas.

. Paris n'est donc pas plus mauvais qu'une autre ville, et du reste, ce n'est pas du Paris vicieux qu'il a été question, pas plus que si vous faisiez une description de Montréal ou de Québec, vous ne parleriez de certaines personnes ou de certaines maisons, lesquelles ne représentent nullement ni ces villes ni leur population.

Il a été question du Paris ouvrier, Paris travailleurs, Paris famille.

Le tableau en est saisissant et admirable, au point de vue essentiellement moral ; rien du Paris de Zola, qui n'est que la boue de Paris.

Mais ce qui est surtout prodigieux, c'est Paris savant.

Avec quel enthousiasme et quel patriotisme madame Gréville nous a décrit les hommes qui font l'étonnement de tous ceux qui aiment la science.

"L'après-midi (je ne cite que le sens), vers quatre heures, généralement le mardi et le vendredi, on voit passer sur les quais des hommes aux cheveux blancs, graves, pensifs, à la mise un peu démodée, chapeau trop bas de forme, redingote légèrement râpée, des lunettes, l'œil très vif, l'air austère, la démarche un peu lente, des papiers à la main ou sous le bras, la boutonnière ornée d'un ruban rouge..."

"Ces hommes, c'est la gloire de France, ce sont les membres de l'Institut, et, quand vous les rencontrez, tirez votre chapeau, c'est la Science qui passe !"

Celui-ci, c'est Chevreuil, le centenaire, l'autre c'est de Lesseps, voici Quatrefages, Marcel Després, Faye, de Launay, Flammarion, et tant d'autres ! Voilà Pasteur, dont les découvertes ont rapporté des milliards et qui n'a jamais pensé à prendre seulement un brevet d'invention.

Car presque tous ces hommes qui devraient être riches à millions ont souvent à peine de quoi vivre. Le savant français est généralement pauvre ; il enrichit le monde et se fait un nom, cela lui suffit. C'est un type unique.

Je ne puis analyser cette conférence, les horizons sont trop larges et l'espace réservé à ma causerie, j'éprouve maintenant une certaine gêne à employer ce mot depuis que j'ai entendu causer madame Gréville, et, dis-je, l'espace me manque.

Elle ne nous a pas parlé de Paris religieux, c'est cependant un bien grand et bien noble Paris que celui-là, mais je suppose que... comment dirai-je... je veux croire qu'elle a trouvé ce Paris-là trop lourd pour ses épaules et qu'elle n'était pas de force à le supporter.

Elle nous a montré l'exemple de la charité, elle a toujours été bonne et indulgente, dans ses deux conférences, pourquoi ne ferai-je pas comme elle ?

. Mais, voyez comme tout s'enchaîne, dimanche dernier, à Notre-Dame, voici justement qu'un prêtre est venu nous entretenir d'un petit coin de ce Paris religieux, que madame Gréville a... oublié.

Il parlait du cimetière, et il a rappelé le respect que l'on doit aux morts et à tout ce que l'on dépose sur leur tombe.

Il nous a cité comme exemple Paris, qui possède ce sentiment à la perfection.

Dans les cimetières de Paris, les tombes sont couvertes de fleurs et même d'objets ayant une valeur très sérieuse, tels que couronnes en perles, bouquets d'immortelles, médaillons, etc.

"—Mais, dit un jour, ce prêtre à un gardien de la cité des morts, on ne craint donc pas que ces objets ne soient volés ?"

—Volés ! répondit l'employé, mais, monsieur l'abbé, jamais on ne penserait à Paris, à voler les morts !

Les choses ne se passent pas tout-à-fait ainsi chez nous, mais chut ! ne faisons pas comme les Français, ne disons pas de mal de nous, les autres en pensent toujours trop.

. Maintenant que l'inondation est terminée, que l'eau a fait ses ravages tout à son aise, que les pauvres inondés ont réussi tant bien que mal à ne pas mourir de faim, personne ne s'occupe des moyens à prendre pour échapper à ce fléau.

Quand je dis personne, je veux faire remarquer que la très grande majorité ne veut même plus entendre parler.

C'était cependant très amusant de lire tous les projets et les explications des braves gens qui prétendent avoir trouvé la solution du problème.

J'ai eu affaire un jour à un excellent homme, le cinquantième au moins qui venait me confier ses réflexions.

Ce fut très long, mais enfin comme je voulais savoir la fin, j'écoutai avec une patience de bénédictin. Cela me sera compté plus tard, je l'espère bien.

Mon citoyen remonta presque au déluge, me fit toute une théorie, aussi nouvelle que contraire aux lois de la physique, sur la formation de la glace, puis me raconta une foule de choses sur le fleuve, les courants, l'accumulation des glaçons, le blocus du chenal, me parla des îles, des lacs, que sais-je ? —Oui, je comprends, lui dis-je enfin, la débâcle arrive, les glaçons se massent, l'eau monte, nous voilà inondés. Mais le moyen d'empêcher cela, le connaissez-vous ?

—Le moyen, oh ! c'est bien simple ; il n'y en a pas, c'est le bon Dieu qui le veut. Rien à faire !

Il existe de singuliers types.

. On m'annonce une agréable nouvelle : Les billets du concert qui doit être donné prochainement au bénéfice de M. F. Lefebvre s'enlèvent avec beaucoup d'entrain, et presque toute la salle est déjà louée.

Tant mieux, ce n'est que juste.

Songez donc que ce brave Frédéric a chanté dix fois par an pendant vingt-cinq ans pour rien. N'est-ce pas son tour maintenant de passer à la caisse ?

Du courage et qu'on prenne vite les derniers billets.

. Vous parler des réclames, des annonces, si vous préférez ce terme, n'est pas entamer un sujet bien neuf, et cependant je tiens à vous en dire un mot, pour protester sur la manière dont certains commerçants font les leurs.

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais rien ne m'agace comme d'être trompé par le titre d'un entrefilet et de lire les premières lignes avec beaucoup d'intérêt, pour en arriver à savoir à la fin qu'il s'agit des chapeaux, des bottes, des pipes ou du sucre d'orge de tel ou tel marchand.

Tout sert à ces annonceurs enragés ; ils prennent pour annonce tout ce qui leur tombe sous la main : la question Irlandaise, les grèves, la politique, la religion, voire même les crimes, les vols, etc., tout leur est bon.

Vous voyez le titre, la question vous intéresse, vous lisez en honnête homme le commencement et crac ! tout s'envole et vous voilà rendu à cent lieues du sujet pour tomber sur le nom d'un industriel qui vous rappelle qu'il vend ses produits à tel numéro de telle rue.

J'appelle cela commettre un délit qui n'est pas encore dans le code, mais qui devrait y entrer et être puni sévèrement.

On pourrait appeler cela : obtenir de l'attention sous de faux prétextes.

LÉON LEDIEU.

A la législature du Connecticut, la Chambre a adopté un bill défendant d'employer les enfants audessous de treize ans dans les manufactures.

A peu près 340,000 acres de terre ont été concédés dans le Nord-Ouest du Canada, aux volontaires qui se sont rendus dans les mêmes régions lors de la récolte des Métis.